

On a toujours remarqué que les pires coquins sont ceux dont la profession est d'être, dans un degré quelconque, les serviteurs de la loi.

Jorge Darros était un de ces coquins-là. Tous ses méfaits avaient la loi pour prétexte et pour excuse, c'est-à-dire pour complice.

C'était avec le secours de la loi qu'il avait confectionné le contrat d'Arthur de Kergroaz et de la comtesse Ameline.

Avec la loi pour fil de trame, il avait ourdi le complot qui avait fait tomber la tête du marquis de Féror.

Il avait même trouvé le moyen de mêler la loi à l'acte d'arbitraire par lequel Killerton avait fait arrêter Alain Prigent.

Et c'était encore sur la loi qu'il comptait pour se défendre si, par hasard, on lui cherchait noise au sujet de ses agissements.

La première demi-heure qui s'écoula après le départ de ses complices lui parut pleine de béatitude.

Il était dans un état de repos où les souvenirs de sa chevauchée ne l'incommodaient que médiocrement.

En honnête égoïste, il séparait sa cause de celle des gens assez maladroits pour n'avoir point su s'assurer une retraite.

Voilà pourquoi, pendant cette première demi-heure, il savoura les douceurs d'un *farniente* voluptueux, la pensée libre, les mains palpant dans les profondeurs de ses poches le volumineux portefeuille où dormaient ses valeurs libératrices.

Puis, les minutes s'écoulant, ce silence de la maison lui devint pesant.

Il se souleva à moitié sur sa couche et songea qu'il serait aussi bien chez lui, dans l'élégante maison qu'il s'était fait construire. Là, du moins, il avait vivres et couvert assurés ; une servante, bonne cuisinière, lui préparait des repas succulents. Tandis qu'en ce vieux manoir, trop vaste malgré son mobilier et ses richesses d'art, l'ennui servait d'introduit à la crainte.

Or, en ce moment surtout, en dehors de lui, Jorge Darros, il n'y avait pas une âme au château de Kergroaz.

L'ennui le gagnait, la peur n'était pas loin ; quelque souffrance qu'il en ressentit, le tabellion s'arracha à sa couche.

Il tendit l'oreille. Il était à peine midi, et le soleil était au haut du ciel, versant sa lumière crue sur la campagne. Une chaleur torride régnait, une chaleur d'arrière-saison, rare en ce moment de l'année, brûlant les feuilles jaunies dans les frondaisons clairsemées.

Un silence sans bornes s'étendait au loin autour du manoir, un silence fait du bruit des insectes et des respirations de la terre. L'atmosphère, privée d'oxygène, semblait lourde. Le notaire eut froid de peur. Est-ce un pressentiment ?

— Allons-nous-en, pensa-t-il.

Et il se dit que sa demeure n'était pas à plus d'un demi-kilomètre du château. Certes, la marche lui était fort pénible, en l'état où il se trouvait ; mais il s'y résigna, voulant à tout prix fuir cette solitude et chasser l'espèce d'angoisse qu'il sentait le gagner.

Car la maison était aussi déserte que possible. La vieille femme idiote elle-même n'était plus là.

— Allons-nous-en, se dit Me Jorge Darros pour la seconde fois, avec une très réelle persistance de l'effroi.

Il fit pesamment quelques pas dans la salle et avisa une canne à pomme d'argent, dans un angle. C'était la canne, oubliée sans doute, insigne du maître des cérémonies ou plutôt du majordome, au temps où Ameline avait une cour.

Le tabellion s'empara de cette canne, afin de s'en aider dans sa marche. Il en avait besoin.

Alors, d'une démarche titubante, avec des soupirs et des plaintes à chaque pas, il gagna la porte de la salle.

Et, comme il mettait la main au loquet pour l'ouvrir, brusquement il s'arrêta et se rejeta en arrière, claquant des dents.

La peur, une peur sans nom, presque sans cause, une peur effrénée, l'envahissait enfin, succédant à la torpeur malade qui l'avait précédée, préparée, amenée par l'état de surexcitation de ses nerfs, par le trouble de sa conscience.

Ce silence, qui était celui de la nature sous les torrides effluves du ciel, lui avait paru se remplir soudain de bruits sinistres, de chuchotements à peine perçus qui lui semblaient sortir de tous les angles de la pièce, de tous les pores de la muraille, de toutes les profondeurs inertes du manoir désert.

Et il s'arrêta, cloué sur place, dominé par l'irrésistible épouvante, sans voix, sans souffle, attendant l'invisible et l'inconnu.

Une secousse le galvanisa, mettant un immense et soudain frisson dans sa moelle.

Un loquet avait tourné en grinçant. Une main s'était posée dessus.

Jorge Darros vit la porte s'ouvrir lentement. Une voix prononça derrière le panneau à demi-poussé :

— Il n'y a personne dans la maison.

— Entrons ! » répondit quelqu'un sur le même ton.

Un brusque mouvement rejeta le panneau dans la chambre. Un homme entra, et, apercevant le notaire, éclata de rire.

— Il y a quelqu'un ! » cria l'intrus à travers les hoquets de cette hilarité formidable et lugubre.

Le tabellion reconnut l'effrayant rieur. Il le connaissait bien ; depuis deux mois il vivait en quelque sorte dans sa compagnie.

C'était Mathurin Le Bellec, le domestique dont Killerton avait regretté l'absence et que Raph Gregh avait qualifié de traître.

Mais à la terreur irraisonnée du notaire une fugitive confiance avait succédé.

Pourquoi aurait-il peur de Le Bellec ? Quelles raisons avait-il de le redouter ? Il ne lui avait jamais fait de mal. Il n'avait jamais soupçonné en lui la moindre fausseté. Ralph devait se tromper ; ainsi que l'avait dit Killerton, il ne parlait que par jalousie.

Et puis ce rire même de Le Bellec était de bon augure. Un homme qui rit, en général, n'a pas de méchantes intentions.

Toutes ces réflexions traversèrent, comme autant d'éclairs, l'esprit enténébré du tabellion.

Elles ne durèrent pas longtemps. La réalité s'imposa à lui, funèbre, et d'une trop claire intelligence.

Derrière Le Bellec, un autre homme était entré, puis un troisième, puis un quatrième. Et maintenant, ils étaient plus de trente dans la salle.

Trente inconnus, vêtus en paysans ou en marins, colosses aux muscles énormes, aux rudes visages habituellement débonnaires, mais aujourd'hui menaçants, irrités ; trente colosses capables de démolir en un jour cette demeure seigneuriale aux murailles cyclopéennes.

Et derrière ces trente hommes, deux autres personnages se montrèrent : un jeune que le notaire reconnut à première vue, comme il avait reconnu Le Bellec, et auquel il donna son nom tout de suite, Jean Prigent de Bocenno, et une femme au visage voilé, dont le seul aspect le glaça d'épouvante, tant il eut, dans un rapide éclair, l'intuition de l'effroyable drame qui allait s'accomplir.

Les hommes s'avancèrent sans que Jorge Darros, paralysé par l'épouvante, songeât même à tenter une fuite impossible.

Deux d'entre eux le saisirent par les épaules sans résistance et l'emportèrent sur ce même sofa qu'il venait de quitter.

Le Bellec tira un long couteau de sa ceinture, et, l'appuyant sur la gorge du tabellion, se tourna vers la femme voilée.

— Vous l'avez reconnu, Madame. C'est le notaire Jorge Darros. Faut-il le tuer ?

— Pas encore, » répondit la voix grave et froidement impitoyable de Jean Prigent, qui s'avança au premier rang.

Le misérable recouvra sa présence d'esprit ; il retrouva sa voix pour supplier. Il demanda grâce à ses juges.

Jean Prigent s'approcha de la couche ; il attacha un long regard sur le scélérat immobilisé par huit mains de fer.

— Tu m'as reconnu, Jorge Darros, dit-il. Il y a une heure pour la justice, et les morts même sortent du tombeau. Regarde."

Il désigna la femme qui se tenait à quelques pas en arrière. Les hommes qui l'entouraient s'écartèrent. Elle détacha son voile et apparut, pâle, les traits sévères, pareille à une vision de la justice. Ses yeux fouillèrent l'âme du criminel.

Le notaire ferma les siens pour ne point voir. Une plainte sourde, lamentable, monta de sa gorge oppressée.

Jean Prigent avait dit vrai. Les morts sortaient du tombeau. La comtesse Ameline était devant lui.

— Tu étais avec ceux qui ont dépouillé la comtesse Ameline, avec ceux qui l'ont frappée, avec ceux qui ont tué Marie-Ange Le Hélo. Tu as livré le marquis de Féror aux bourreaux de Brest. C'est par toi que mon frère est enfermé au fort Taureau. Ton heure est venue de mourir.

— Grâce ! supplia le notaire avec désespoir.

— Il n'y a pas de grâce pour les traîtres, dit encore Jean Prigent.

Le Bellec avait détaché sa ceinture de cuir. Il s'en servit pour lier les bras du tabellion. Puis il dit :

— Il faut que le coquin parle avant de mourir."

Et, se penchant sur Jorge Darros, il appuya la pointe de son couteau sur le cou du misérable, au-dessus du menton.

— Où sont les autres ? » demanda-t-il.

Le prisonnier ne répondit pas.

— Gurun ! gronda le Breton. Parait qu'il faut te chatouiller, l'ami, pour te faire parler. On va le faire !"

La pointe de l'arme entailla la chair, la rayant d'un sillon rouge. Jorge Darros jeta un cri déchirant. Il eut un soubresaut violent, qui ne fit que creuser davantage la déchirure. Mais il put tourner vers Mapiouank, son visage effroyablement convulsé.

— Madame, gémit-il, Madame, sauvez-moi, vous qui pouvez me sauver. Ils vous obéiront."

Les yeux d'Ameline, si doux et si purs, eurent un terrible éclair ; puis ils se détournèrent, et sa voix prononça cette sentence :

— Je n'ai pas le droit de sauver un criminel. Recommande ton âme à Dieu, misérable. Le sang appelle le sang."

Et, s'adressant aux terribles justiciers, elle ajouta un peu tremblante :

— Souvenez-vous que vous êtes sous mon toit, et faites un acte de justice, non un acte de cruauté.

Derechef, Le Bellec appuya sur la pointe du couteau. Une nouvelle plainte monta des lèvres du blessé.

— Où sont les autres ? répéta l'implacable tortionnaire.

— Partis, râla le notaire, sur la route de Morlaix.

— J'en était sûr, fit Jean Prigent avec une sorte de rugissement. En route pour Morlaix, camarades !"

D'un geste, il montra le notaire à ses compagnons. Les quatre bras herculéens l'enlevèrent malgré ses cris.

— Voulez-vous vous reposer chez vous, Madame ? demanda le jeune homme respectueusement à la comtesse.

— Non, fit-elle. J'ai hâte de remonter à cheval."

Quand elle eut franchi le seuil du manoir et que Jean lui eut tenu l'étrier, celui-ci revint sur ses pas.

Les hommes qui portaient Jorge Darros étaient encore au pied du perron. Ils interrogèrent le jeune chef.

— Qu'en faut-il faire ?

— Déposez-le sur les marches, répondit froidement Bocenno, qui tira l'un des pistolets de sa ceinture.

— Grâce ! pitié ! supplia le lâche criminel.

— C'est l'affaire à Dieu et non à moi, répliqua l'im-pitoyable juge. Qu'il reçoive ton âme et la sauve."

Et, appuyant la gueule du pistolet derrière l'oreille du tabellion, à toucher la nuque, il lui fit sauter la cervelle.

Au dehors, sur la route, il donna un ordre bref à ses compagnons.

PIERRE MAEL.

(A suivre)